

école. La géométrie a des rapports avec l'architecture et à mesure qu'elle s'est perfectionnée, elle a remplacé celle-ci dans l'enseignement, surtout chez les modernes, parce qu'elle est une science plus exacte et qu'elle procède plus simplement. Cependant, études des rapports de l'architecture avec l'art du discours. La co-ordination de toutes les parties d'une vaste construction, les rapports nécessaires de ces parties entre elles, la disposition qu'il faut donner aux uns pour l'avantage des autres, l'heureux accord de l'intérieur et de l'extérieur, la combinaison harmonieuse qu'il faut faire de la force avec les proportions pour produire un tout élégant ; voilà un travail très-propre à forcer l'esprit à se suivre rigoureusement, à développer une pensée, à la pousser vers toutes ses conséquences, à la montrer sous toutes ses couleurs. Enfin un édifice n'est qu'une proposition rigoureusement raisonnée. Maintenant quels rapports la musique peut-elle avoir avec l'orateur ? La musique, c'est la plus haute expression du son dans ses combinaisons les plus harmonieuses. Tout sentiment de l'âme, toute pensée humaine porte en elle sa musique : parce qu'elle ne peut être conçue ni exprimée sans la sensation du son qui en fait une parole. La musique, en perfectionnant le sens de l'ouïe, en habituant à saisir les moindres dissonances et les plus délicates consonnances des sons, en rectifiant le timbre d'un larynx fêlé, en faisant apprécier toute l'expression musicale que peuvent avoir les mots, ne peut-elle pas rendre les plus grands services à l'orateur, qui cherche la perfection et veut faire de la parole le moyen le plus puissant de persuader les masses et de gouverner les peuples. Si un grand édifice est une proposition rigoureusement raisonnée, un discours est un chant magnifique, qui doit passer par toutes les modulations de cette gamme chromatique dont tous les degrés touchent au cœur humain. Savez-vous ce que cet élève de Platon et d'Euclide allait faire sur les bords de la mer, quand les vents sifflaient et que les vagues soulevées accouraient comme la foule furieuse et se brisaient à ses pieds, en mugissant ? Il allait apprendre à chanter ses discours, à compléter le philosophe et le dialecticien, à devenir Démosthène.

Je ne pousse pas plus loin l'étude de ces rapports intimes et nécessaires entre les diverses connaissances humaines, auxquelles je ne me suis arrêté que pour montrer que la création d'une école quelconque, pourvu qu'elle soit sérieuse dans son but et son enseignement, ne peut pas être une chose indifférente. Encore une fois, le monde est une harmonie complète et inséparable ; connaître une chose, c'est être sur la voie d'en connaître une autre ; goûter une beauté, c'est être disposé à en aimer une autre.

Je ne puis mieux terminer ces observations qu'en citant une pensée de Socrate qui leur sert presque de complément. Je ne me rappelle que la substance de l'idée. « J'ai de la considération, dit le philosophe, pour un homme qui possède une supériorité incontestable à la tribune ; mais si j'en trouve un autre qui, avec le même talent oratoire est en outre un bon général à la guerre, je lui donnerai une plus grande part de ma confiance ; mais si un troisième possède avec les hautes capacités des deux autres, plus d'habileté dans l'administration de toutes les affaires de l'état, s'il est agréable dans ses rapports intimes, s'il est le plus fort dans les jeux publics, à la lutte, à la danse ; s'il est le plus aimable à la table, je le déclare l'homme véritablement supérieur à tous les autres, et c'est à lui que je confierai les rênes de l'état. » Cette pensée peut bien être venue à Socrate dans un moment d'estime pour sa propre personne, lui qui avait été un sculpteur distingué, un soldat intrépide, un administrateur sage et intègre, le plus agréable des causeurs et le plus éloquent des philosophes. Mais il est aussi naturel de croire que le grand philosophe était plutôt dans sa personne le résumé de l'esprit d'Athènes, que ses paroles n'étaient l'analyse de son individualité. Cette Athènes, dont l'esprit délicat et fortement cultivé, faisait cas de toutes les perfections, n'était arrivée à ce haut degré de raffinement intellectuel que par cet enseignement universel et commun que favorisaient d'ailleurs ses institutions et son génie. Car, dans un temps où l'imprimerie n'existait pas, on ne peut attribuer qu'à ce système d'enseignement cette popularisation, (passez-moi le mot) de toutes les sciences et de toutes les théories qui, comme je l'observais dans les musées de Naples, étaient descendues dans les moindres détails de la vie ordinaire, et avaient donné une forme intelligente aux produits les plus communs de l'industrie manuelle. Pour mieux dire, c'est sans doute à cause de l'absence de ce puissant moyen de l'imprimerie que l'enseignement avait pris cette forme. Dans tous les cas, les résultats en ont prouvé l'efficacité, et la première partie de la renaissance, qui a préparé le grand siècle des Médicis, avant l'invention de l'imprimerie, a été fécondée par le même principe d'enseignement.

Je viens de parler de l'utilité que toutes les connaissances humaines ont les unes pour les autres ; disons un mot de l'utilité propre de l'étude du dessin, en dehors même de ses applications les plus pratiques, auxquelles je reviendrai dans un instant. Le dessin

est essentiellement un travail d'observation et d'analyse. Aussitôt qu'il a pour but de reproduire les objets qui se présentent à nos regards, il oblige l'esprit aussi bien que l'œil à en étudier les formes réelles, les modifications, les mouvements, les points par lesquels ils s'harmonisent avec le reste de la nature, les influences morales qu'ils subissent, si ce sont des objets animés et intelligents. De la forme apparente, on passe insensiblement à la nature essentielle des choses. De là vient que les grands dessinateurs ont presque toujours été de grands penseurs. Sans parler de Socrate, qui commença par faire de l'art la principale occupation de sa vie, je nommerai Uccello qui inventa en partie la perspective géométrale ; Léonard de Vinci qui découvrit une quantité de principes de la physique que l'on n'aurait connus plus tôt si on eût voulu étudier ses manuscrits qui étaient écrits, d'ailleurs, de la manière la plus bizarre ; il fut de plus un ingénieur habile et un mécanicien distingué. Michel-Ange, Benvenuto Cellini et une quantité d'autres cultivèrent à la fois tous les arts ; ils entreprirent les travaux les plus considérables et les plus variés, sans autres études spéciales que celles que leur avait fait faire l'habileté de l'observation jointe à la réflexion. La curiosité toujours croissante, que fait naître chez l'homme la découverte successive des secrets et des beautés de la nature, entraîna les artistes jusque dans les laboratoires de l'alchimie ; et l'on en vit plusieurs qui, pour y être allés chercher des couleurs nouvelles, s'égarèrent à la poursuite de la pierre philosophale. La physiologie est une science qui est presque sortie complète des ateliers des peintres. Enfin, la télégraphie électrique est née presque sur le chevalet d'un artiste ; car monsieur Morse, qui a complété cette superbe application de l'électricité, est un peintre ; et il était, je crois, à l'époque de son invention, directeur d'une école à New-York.

Un autre avantage de la pratique du dessin est de nous graver la forme exacte des objets dans la mémoire, de manière à pouvoir la reproduire quand nous désirons mettre ces objets sous le regard des autres. De là suit cette autre ressource, de pouvoir retracer sur le papier les figures conçues par votre imagination. Combien de services a rendus à la science expérimentale l'art du dessin ? Un ouvrier ne saisit pas toujours, sur la parole, l'arrangement mécanique d'un objet que vous voulez lui faire construire ; il le comprendra dans un coup d'œil si vous lui montrez une figure exacte de cet objet. L'étude des beautés qui vous environnent, à laquelle invite naturellement la pratique du dessin, conduit peu à peu l'esprit vers l'éclectisme en toute chose, et le dispose à saisir rapidement et justement le beau, partout où il se trouve et à en jouir à toutes les heures de la vie. Cette belle nature, si variée, si abondante, n'a-t-elle pas été la source de toutes les nuances, de toutes les formes gracieuses et puissantes du langage ? Et cette richesse des images que l'on a remarquée dans les langues des peuples grossiers qui habitaient nos forêts, n'a de source que dans l'observation constante des lois, des harmonies et des beautés infinies de la création. Le sauvage que la nature dépose, à son premier jour, sur un lit de feuillage ; que les bruits, les distractions, les intérêts de notre vie, devenue presque toute artificielle, ne viennent jamais troubler dans sa longue contemplation de l'œuvre de Dieu ; le sauvage qui se lève avec le réveil de la nature, qui ne va jamais reposer sa tête sur le même pied de terre, plantant sa tente sous les épaisses forêts, au bord des grands fleuves, au milieu des plaines immenses, s'endormant au bruit des cataractes, du vent et de la tempête ; le sauvage qui calcule toutes ses actions de la journée, ses longues courses, le bonheur de sa chasse, presque tout en qui va lui arriver, d'après la marche des astres, l'aspect des nuages, la course des vents, le chant des oiseaux, la vie de la nature entière ; qui trouve dans le ciel son cadran et son baromètre, dans la terre un habile médecin, un maître universel, le grand livre de la sagesse : eh bien ! voilà où il a puisé ces grâces, ces délicatesses d'expression, ces formes ingénieuses qu'il donne à sa pensée et qui ont tant étonné les Européens quand ils les ont étudiées. Il est vrai qu'ils firent cette étude à une époque où l'on avait trop négligé les études de la nature ; les hommes de lettre et les artistes s'étaient habitués à ne voir plus que les choses d'imagination et les joissances purement artificielles ; palais magiques, jardins découpés, fontaines avec tritons et naïades, poésies et fêtes où l'on n'entendait parler que d'Apollon et des muses. Et je ferai remarquer en passant que ceux qui, les premiers, ont fait sortir de cet abus l'art sadomment paganism, sont deux peintres, deux véritables peintres par inclination et un peu par la pratique. Je veux nommer Bernardin de St-Pierre et Chateaubriand. Ce dernier faisait passablement le paysan.

Il me reste maintenant à parler des avantages immédiats que procure l'étude du dessin aux artisans de tout genre, et par suite, à l'industrie, au commerce, à la prospérité publique toute entière. Pour cela, je dois jeter un coup d'œil sur l'origine et la création des écoles de beaux-arts modernes. L'art né au milieu des premiers sanctuaires chrétiens, fut accueilli avec les derniers rites de la ci-